

Je touche, donc je suis

François-Joseph Lapointe

Numéro 125, hiver 2017

Connectivités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapointe, F.-J. (2017). Je touche, donc je suis. *Inter*, (125), 56–57.

JE TOUCHE, DONC JE SUIS

► FRANÇOIS-JOSEPH LAPOINTE



– CLIC, 682. – CLIC, 683. – CLIC, 684. – Pardon ? – Vous-êtes la 684^e personne à qui je serre la main aujourd’hui. – Hein ? – CLIC, 685. – Pourquoi ? – CLIC, 686. – 686 ? – Oui, 686. – Mais c’est sale. – CLIC, 687. – Vous avez touché 686 personnes avant moi ? – CLIC, 688. – Vous allez me donner toutes les cochonneries que les gens portent sur leurs mains ! – CLIC, 689. – C’est dégueulasse ! – CLIC, 690. – Êtes-vous complètement fou ? – CLIC, 691. – Avez-vous du Purell ? – CLIC, 692. – CLIC, 693...

Depuis maintenant plus de deux ans, je serre des mains. De ville en ville, je vais à la rencontre d’inconnus et je serre des mains. La main droite vers l’avant, je les aborde. Sans rien dire, je tends la main. Au contact de nos paumes, CLIC. De mon pouce gauche, j’appuie sur la gâchette. CLIC, CLIC, CLIC... Je récolte et je compte les poignées de main. À Copenhague, à Montréal ou à Baltimore, j’ai serré des milliers de mains. En Allemagne et en Australie. Bientôt en Afrique et à Paris. Des milliers de bisous sur les joues à Paris. Par ce geste banal et quotidien, j’entretiens les relations humaines. Je participe à la transmission des microbes aussi. J’en donne et j’en prends pour les retransmettre à nouveau. Comme tout le monde. Comme chaque fois que nous prenons le métro. Comme pour chaque pièce de monnaie qui circule entre nos mains. Les contacts humains sont avant tout des échanges microbiens. Je vis dans un océan de microbes, de virus et de bactéries. Chaque orifice de mon enveloppe corporelle est peuplé de millions de microbes. Je respire, j’avale, je digère et je défèque des microbes. Quand j’embrasse, je partage des microbes. Que nous le voulions ou non, nous faisons tous partie d’un réseau complexe de microbes. Nos interactions sont des partages de microbes. Nos actions sont le contrôle des microbes. Nos pensées sont les désirs des microbes. Nous naissons microbes et nous mourrons microbes. Nous ne sommes que des microbes.

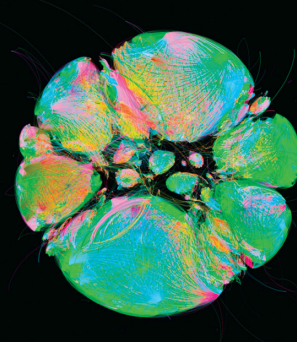
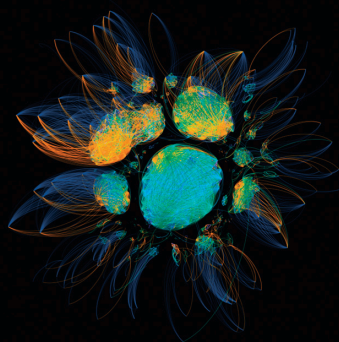
Selon les plus récentes études scientifiques, moins de la moitié des cellules de notre corps seraient des cellules humaines. Notre organisme serait plutôt composé majoritairement de cellules bactériennes¹. La découverte de ce qu’on appelle le microbiome humain a révolutionné la médecine moderne. De la transplantation fécale pour guérir la diarrhée chronique² à la production de yogourts probiotiques pour traiter l’obésité³, les applications cliniques et commerciales des recherches sur le microbiome sont en croissance exponentielle. Mais les médecins ne sont pas les seuls à s’intéresser à nos bactéries. Ce microbiome interroge également les philosophes⁴ : si nous ne sommes plus entièrement composés de cellules humaines, en quoi sommes nous toujours humains ? Si notre flore bactérienne affecte nos désirs et nos comportements, sommes-nous toujours libres ? Que reste-t-il de notre identité ? À la naissance, la mère donne en héritage un échantillon de son microbiome vaginal à son enfant. Dès lors, le nouveau-né est infecté par une communauté de bactéries qui lui permettront de développer son système immunitaire, ce même système qui sert à départer le soi du non-soi. Le processus d’individuation est un processus de

colonisation. Tous les enfants nés par césarienne le savent trop bien. En court-circuitant le microbiome vaginal, les nouveau-nés sont d’abord colonisés par les bactéries cutanées de la mère. Ces bébés auront pour le reste de leur vie plus de risques de maladies auto-immunes, notamment les maladies respiratoires comme l’asthme⁵. En parallèle à notre identité génétique, notre identité microbienne pourrait donc avoir, à terme, une importance capitale sur notre existence. Or, tandis que nos gènes sont immuables, notre microbiome est malléable. Il change et se transforme au cours du temps. Contrairement au lourd fardeau de l’hérédité qui nous afflige, il nous offre la chance de nous renouveler, de nous guérir peut-être, voire de nous métamorphoser.

Dans le cadre de mes performances-expériences, je m’intéresse à la dynamique de colonisation bactérienne. J’utilise mon propre corps comme laboratoire. Je cherche à transformer volontairement la composition de mon microbiome pour transformer mon identité. Je récolte des échantillons avant, pendant et après chaque expérience. Ces données scientifiques sont par la suite analysées pour mettre à l’épreuve l’hypothèse de ma propre métamorphose. Suis-je le même après avoir serré la main à 1001 personnes à Berlin ? L’âme d’une ville et de ses habitants, je la cultive comme on cultive des bactéries dans un bouillon de culture. J’ensemence mon microbiome cutané du microbiome des milliers de personnes que je rencontre et que je touche. Au fil des poignées de main, de plus en plus de bactéries s’accumulent dans la paume de ma main droite. À chaque nouvelle ville, j’apprivoise une nouvelle communauté de personnes et j’acquies une nouvelle communauté de bactéries. La cartographie des relations humaines se traduit alors par un réseau complexe d’interactions entre les différentes souches bactériennes qui laissent leur trace au creux de ma main. Tel un fil d’Ariane invisible, mon microbiome cutané enregistre la somme de toutes les vagues d’immigration bactérienne. L’analyse des données obtenues lors de chacune des performances me permet ainsi de suivre la dynamique de contamination, de pouvoir enfin révéler le paysage adaptatif de mon identité bactérienne. Je crée des *microbiome selfies*, des égoportraits qui décrivent mon identité bactérienne en constante évolution.

Ma pratique artistique interroge les notions de communauté et de connectivité à différentes échelles. En tout premier lieu, j’organise des performances qui me servent à répertorier l’ensemble des interactions entre individus *Homo sapiens* qui occupent le même espace habité. Parce

- < Échantillonnage du microbiome lors de performances publiques pour récolter 1000 poignées de main (Baltimore, Copenhague, Montréal, Perth, Berlin).
- > Selfies générés à partir du microbiome cutané de l'artiste après 300, 650 et 1001 poignées de main.



que notre espèce est un animal social, les relations humaines participent à la cohésion du groupe, voire à sa dissolution. Le geste qui me permet de collecter des données scientifiques est aussi un acte relationnel. Une personne à la fois, je trace les contours de la ville, j'étudie sa personnalité. Alors que la plupart des habitants me prennent la main avec enthousiasme, d'autres sont plus prudents, curieux ou craintifs ; d'autres me tournent le dos et fuient devant moi. La poignée de main peut être perçue par certains comme une agression, une attaque bactériologique à leur soi-disant intégrité physique. Que nenni ! Malgré nous, les bactéries remplissent le vide qui nous sépare. Nul besoin de nous toucher pour être connectés : les microbes flottent autour de nous ; l'air que nous respirons est chargé de bactéries qui contribuent à la transmission des agents pathogènes tout autant qu'à la diffusion des légendes urbaines, cette peur viscérale des germes et autres microorganismes du même acabit. Mon travail s'inscrit notamment comme antidote à tous les savons bactéricides, à la stérilisation extrême et à la guerre obsessionnelle aux microbes⁶.

En second lieu, les représentations visuelles des communautés bactériennes qui habitent la surface de mon épiderme révèlent la connectivité à l'échelle microscopique de l'infinitésimalement petit. Le réseau social des multiples espèces de bactéries cohabitant sur ma peau se trouve ainsi magnifié. En effet, tout comme les humains, les microbes s'organisent en microsociétés : d'un côté, les souches inoffensives qui tolèrent la présence des étrangers ; d'un autre côté, les espèces envahissantes, celles qui cherchent la faille dans les défenses immunitaires de l'hôte pour pouvoir enfin prendre toute la place au détriment des bactéries commensales. Des informations sont constamment échangées au sein d'une colonie pour activer, selon les circonstances, qui la résistance aux antibiotiques, qui la production de toxines⁷. Le microbiome est une communauté dynamique qui s'adapte rapidement aux conditions du milieu. Nous y retrouvons des centaines d'espèces distinctes que les microbiologistes ont regroupé en familles sur la base de leur similarité génétique. Dès lors, le *microbiome selfie* n'est rien d'autre qu'un portrait de famille, une carte d'identité génétique des bactéries récoltées sur mon corps.

En troisième lieu, ma démarche expérimentale s'intéresse également à la connectivité interspécifique entre l'individu appelé *Homo sapiens* et l'ensemble des bactéries avec lesquelles notre espèce cohabite. Cette entité génétique, regroupant la somme de notre génome et du génome collectif de toutes les espèces de bactéries qui forment le microbiome humain, porte le nom d'hologénome⁸. L'individu composite résultant de cette association symbiotique porte quant à lui le nom d'holobionte⁹. Puisque la survie de tout individu est intimement liée à la survie de son microbiome, tout auto-portrait du {soi} est aussi par extension un alloportrait du {non-soi} et un holoportrait du {soi + non-soi}. Ce que les philosophes appellent le destin

commun (*common fate*) des parties en interaction participe à la formation de ce superindividu constitué de cellules humaines, certes, mais aussi – et surtout – de cellules non humaines qui déterminent les paramètres de son identité. L'humain n'est plus seul maître à bord de son propre corps. L'individu qu'on nomme individu n'est plus l'individu que l'on croyait. L'organisme qu'on définit comme organisme n'est plus l'organisme que l'on définissait. L'espèce qu'on identifie comme une espèce n'est plus l'espèce telle qu'on l'identifiait. Notre identité ontologique est à la fois hétérogène et multiple, chimérique et symbiotique, dynamique et adaptative, dissociée et connectée. Nul photographe ne saurait la capturer. Nul peintre ne saurait la représenter. Mon travail de recherche-crédation à la frontière de l'expérimentation scientifique et de la performance artistique peut néanmoins, l'espace d'un instant microscopique, tenter de tracer les contours flous de notre identité évanescence... en vain : déjà, à la prochaine poignée de main, je ne suis plus le même ! ◀

Photos et illustration : François-Joseph Lapointe.

Notes

- 1 Cf. Ron Sender, Shai Fuchs et Ron Milo, « Are We Really Vastly Outnumbered ? Revisiting the Ratio of Bacterial to Host Cells in Humans », *Cell*, vol. 164, n° 3, 2016, p. 337-340.
- 2 Cf. Brandon C. Chapman, Hunter B. Moore et alii, « Fecal Microbiota Transplant in Patients with *Clostridium Difficile* Infection: A Systematic Review », *Journal of Trauma and Acute Care Surgery*, vol. 81, n° 4, 2016, p. 756-764.
- 3 Cf. Esther Nova, Fatima Pérez de Heredia et alii, « The Role of Probiotics on the Microbiota: Effect on Obesity », *Nutrition in Clinical Practice*, vol. 31, n° 3, 2016, p. 387-400.
- 4 Cf. Thiago Hutter, Carine Gimbert et alii, « Being Human Is a Gut Feeling », *Microbiome*, n° 3, 2015, p. 9.
- 5 Cf. Kim Kristensen et Lonny Henriksen, « Cesarean Section and Disease Associated with Immune Function », *Journal of Allergy and Clinical Immunology*, vol. 137, n° 2, 2016, p. 587-590.
- 6 Cf. Gloria C. S. Kim, « "99.9% Effective": Calculating Credibility and Consuming Trust in Antibacterial Promises », *Consumption Markets, and Culture*, vol. 19, n° 4, 2016, p. 346-352.
- 7 Cf. Damián Lobato-Márquez, Ramón Díaz-Orejas et Francisco García-Del Portillo, « Toxin-Antitoxins and Bacterial Virulence », *FEMS Microbiology Reviews*, vol. 40, n° 5, 2016, p. 592-609.
- 8 Cf. Eugene Rosenberg et Ilana Zilber-Rosenberg, « Microbes Drive Evolution of Animals and Plants: The Hologenome Concept », *MBio*, vol. 7, n° 2, 2016, p. e01395.
- 9 Cf. Emiliano Salvucci, « Microbiome, Holobiont and the Net of Life », *Critical Reviews in Microbiology*, vol. 42, n° 3, 2016, p. 485-494.

François-Joseph Lapointe est biologiste et bioartiste au Département de sciences biologiques de l'Université de Montréal où il dirige le Laboratoire d'écologie moléculaire et d'évolution. Dans le cadre de ses recherches scientifiques, il s'intéresse à la phylogénétique, à la systématique ainsi qu'à la génétique des populations. Dans le cadre de sa pratique artistique, il s'inspire des modèles de la biologie moléculaire et de la génétique à des fins de création. Son plus récent projet consiste à séquencer son microbiome et celui de sa conjointe afin de générer des égoportraits métagénomiques (*microbiome selfies*).